

# LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

G. DESBUQUOIS

Action Morale et Action Sociale

Dans *L'Eveil (Echos de Saint-Maurice)*, 1910, tome 12, p. 274-277

© Abbaye de Saint-Maurice 2010

## Action Morale et Action Sociale

Une étroite affinité unit l'action sociale et l'action morale. Sainement dirigées, les œuvres professionnelles ont une âme et vivifient les âmes, elles exercent une influence spirituelle qui ne procède ni d'une rencontre de hasard, ni des exigences momentanées et capricieuses de notre époque : issue de la nature même de l'homme, cette influence y puise une profonde raison d'être. Aussi n'est-il pas excessif de signaler la haute efficacité des œuvres sociales. On peut aller plus loin : si l'on apprécie leur vertu dans sa plénitude, on reconnaîtra que *sans une action professionnelle, l'action morale n'est pas vraiment universelle, et n'atteint pas* dans sa profondeur et dans son étendue *l'âme des masses populaires*. Ces deux influences s'unissent et se compénètrent; elles agissent et réagissent mutuellement au point d'être inséparables.

En effet, Dieu a voulu que pour l'immense partie de l'humanité le travail fût une rigoureuse nécessité, une condition même de vie. Sans le travail, il manque à l'homme de quoi se nourrir, se vêtir, se loger, de quoi vivre. Travailler et vivre, pour lui, c'est tout un ; il ne peut se laisser vivre ; il lui faut, à la lettre, gagner sa vie, et le travail seul lui en procure le moyen.

De cette nécessité ressort une conséquence: si la question du travail est pour l'ensemble du genre humain d'un intérêt aussi poignant, si elle le touche autant que la vie elle-même, on la retrouvera naturellement au fond de toutes ses préoccupations. L'homme du peuple ne peut songer à la vie intellectuelle, morale et religieuse, avant de résoudre le problème même de la vie, le problème de son travail. Cette question se pose pour lui à l'origine de toutes les questions; en ce sens elle est sa première pensée; il ne la perd jamais de vue, tant elle s'impose à son attention. Aussi à toute influence désireuse de s'exercer sur lui, demande-t-il de tenir compte de sa préoccupation, de la respecter et de la résoudre; il

l'exige même aujourd'hui avec rigueur, car le souci de vivre lui est plus âpre. Les innovations de l'outillage mécanique, les crises économiques, les heurts de la concurrence ont compliqué le problème du travail; son rendement, toujours incertain, est plus précaire que jamais; de là, de plus vives inquiétudes, une part plus large donnée à la question du gagne-pain.

En outre, l'usine moderne agglomère le peuple autour de ses moteurs. Spontanément, dans les groupements et les conversations de l'atelier, ce peuple a pris de son état une conscience plus vive, une conscience plus douloureuse aussi, amère même, sous l'influence des abus du capital et des théories socialistes. Sa préoccupation s'est aggravée d'autant; il sait et sent mieux, à l'excès parfois, combien son existence dépend des conditions du travail: circonstances à noter, état de conscience à retenir, si l'on veut avoir prise sur son âme.

En même temps que la concentration industrielle, s'est opérée une révolution politique qui remettait au peuple le pouvoir. La loi désormais procède de lui, — c'est un fait — car il est le nombre, de sorte que le souverain législateur est aujourd'hui un peuple vivant uniquement de son travail. Ses mandataires, depuis un demi-siècle, sentent peser sur leurs conseils sa ferme volonté, témoin la législation qui revêt un caractère social toujours plus accentué; le travail a maintenant son ministère; il aura demain son code; ces récentes créations attestent la place prise par la question ouvrière dans la direction suprême du pays.

Aussi serait-ce se leurrer que de prétendre exercer désormais une influence politique sans la fonder sur l'influence sociale. A ses élus le peuple impose cette première exigence: il veut qu'ils prennent à cœur ses propres préoccupations; il veut qu'ils étudient et résolvent la question vitale de son travail.

L'influence religieuse est au même prix. La conscience populaire ne s'ouvre qu'à la condition de rencontrer l'intelligence de ses aspirations, condition rigoureuse quand il s'agit de livrer le fond de l'âme à la plus pénétrante

des influences, et de faire de la religion l'auxiliaire et la directrice intime de la vie. Pour se donner et se transformer, elle a besoin d'une sève nourricière qui vivifie et surélève ses actes quotidiens, donc son astreignant labeur ; elle veut, confusément, mais avec énergie, une doctrine, une morale, un culte qui prennent contact avec l'être humain tel qu'il est, composé d'une âme et d'un corps, appelé à communiquer avec l'Infini et assujetti, pour gagner son pain, à un dur travail sans trêve et sans éclat.

Telles sont les exigences de l'âme populaire. Ce serait manquer de désintéressement et de noblesse que de les exploiter au profit d'une influence, si haute fût-elle. Naturelles, légitimes, voulues de Dieu, elles méritent déjà d'être satisfaites pour elles-mêmes. Le Christianisme saisit, du reste, et justifie le bien fondé de ces exigences, et seul il est à même d'y faire droit. Visiblement il s'adapte à la vie de l'humanité, à l'état du grand nombre. La loi du travail est inscrite aux premières pages de la révélation, signifiée même avant la chute de l'homme; Dieu élève ainsi à la dignité d'un devoir la nécessité matérielle où il place l'homme de travailler pour vivre. Rapprochons de cette première obligation une autre intimation divine : « *Hæc est voluntas Dei, sanctificatio vestra.* » Dieu veut que l'homme, que tout homme se sanctifie. Cette double loi : la loi du travail et de la sanctification, ne se ramène-t-elle pas à une seule : c'est dans le travail et par le travail que l'homme se sanctifiera ? La question religieuse est ainsi unie à la question du travail par un nœud étroit et fort qu'on ose dire noué par Dieu lui-même. Dieu, en effet, ayant donné à l'homme deux commandements primordiaux qui l'obligent à travailler en même temps qu'à se sanctifier, il a décidé, par une volonté conséquente, que le travail serait l'instrument ordinaire de la sainteté. Le peuple lui-même le comprend lorsqu'il dit que travailler, c'est prier. De son côté, la religion qui enseigne la sanctification ne se désintéresse jamais du travail; elle en porte l'empreinte, empreinte professionnelle qui marque sa prédication, ses

enseignements et ses fêtes. Pour apprendre à l'homme à sanctifier son labeur, elle montre qu'elle en a l'intelligence et le souci ; elle le suit dans le détail de ses rudes journées, assez souple et assez condescendante pour se plier aux humbles, aux très humbles conditions de sa vie, assez riche d'idéal et de haute pensée pour les dignifier et les embellir.

G. DESBUQUOIS.